LES BOLIVARS

ET

LES MORILLOS,

CARICATURES EN ACTION,

EN UN ACTE, MÊLÉES DE VAUDEVILLES;

PAR *MM. GABRIEL* ET *ARMAND.*

Représentées, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre des Variétés, le 11 Septembre 1819.

3e édition.

PRIX : 1 FR. 25 CENT.

A PARIS,

CHEZ Mme. HUET-MASSON, LIBRAIRE,

RUE DE ROHAN, N°. 21,

AU COIN DE CELLE DE RIVOLI.

1819.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
M. GAMACHE.		*M. Odry.*
Mme. GAMACHE, sa Femme. . .		*Mme. Vautrin.*
JENNY, leur Fille.		*Mlle. Louisa.*
LORGNON, Astronôme.		*M. Lepeintre.*
ROSE, Demoiselle de comptoir d'un Restaurant.		*Mlle. Flore.*
BOLIVAR. . . .	Caricatures parisiennes.	*M. Cazot.*
MORILLO. . . .		*M. Léonard.*
GRISOIS.		*M. Treillard.*
PAILLON. . . .		*M. Becquet.*
Mme. TIBET. . .		*Mlle. Maria.*
JULIEN, Amant de Jenny, . . .		*M. Arnal.*
UN CHAPELIER dans la salle. . .		*M. Georges.*
WICQ.	Anglais à la promenade.	*M. Eugène.*
WACQ.		*M. ***.*
UN GARÇON TRAITEUR. . . .		*M. Louis.*
UNE MARCHANDE DE CHANSONS.		*Mlle. Lise.*
UN MARCHAND DE COCO. . .		*M. Ossart.*
FOULE DE PROMENEURS DES DEUX SEXES.		

La scène se passe à Belleville.

LES BOLIVARS

ET

LES MORILLOS.

Le Théâtre représente un endroit champêtre; à droite, un Pavillon, censé être le commencement de la maison d'un Traiteur, qui a pour enseigne : Aux Amours de Belleville! *En bas, on doit apercevoir Rose au comptoir ; au premier, en face du Spectateur, un Cabinet du Restaurant; à gauche, un banc de gazon.*

SCÈNE PREMIÈRE.

ROSE, WICQ, WACQ, UNE MARCHANDE DE CHANSONS, UN MARCHAND DE COCO, FOULE DE PROMENEURS.

LA MARCHANDE DE CHANSONS.

J'AI des recueils de deux, quatre et six sols.

LE MARCHAND DE COCO.

V'là l'coco ! v'là le coco !

WACQ.

Par ici, mon cher Wicq!

WICQ.

Me voilà, mon cher Wacq !

ROSE, *quittant son comptoir.*

Ces Messieurs veulent-ils dîner ? Notre restaurant est le premier de l'endroit.

WICQ.

Yes, yes : dîner beaucoup, dîner très-fortement.... La petite, elle est appétissante. Votre carte est-elle bien garnie ?

ROSE.

Tenez, Mylord, voyez la cuisine d'ici.... et dites-moi s'il y en a de plus belle que ça à Londres ?

WICQ, *lorgnant.*

Oh ! oh !

ROSE.

AIR : *Un homme, pour faire un tableau.*

Voyez le superbe coup-d'œil !
Un tel traiteur, je le devine,
Peut se flatter avec orgueil
D'avoir une belle cuisine.
En voyant ces filets mignons,
Ces biffteeks aux pommes de terre
Et ces canards et ces dindons,
Vous vous croirez en Angleterre.

WICQ.

C'était vrai..... Cette cuisine, elle était un cabinet des illusions.

ROSE.

Tandis que nos plus belles pièces sont à la broche, vous pouvez faire un tour dans notre jardin; je vais faire mettre vos deux couverts, là, au premier.

AIR : *Voulant par ses œuvres complètes.*

Dans ces lieux, avec assurance,
Entrez, vous serez bien servis;
Chez nous on trouve en abondance
Des vins vieux de tous les pays.

WICQ.

De plaisir déjà je pétille !
Comme nous nous en donnerons !
Nous ferons sauter les bouchons.

ROSE.

Messieurs, n'oubliez pas la fille.

ENSEMBLE.

Non, nous n'oublierons pas la fille.

(Ils entrent. La foule se dissipe.)

SCÈNE II.

ROSE, LORGNON. (*Lorgnon arrive en courant après Rose, qui rentre sans l'apercevoir, et se remet à son comptoir.*

LORGNON, *une lorgnette à la main.*

Mademoiselle! Mademoiselle! je vous ferai observer... Allons, puisqu'elle ne s'arrête pas, il faut que je m'arrête, moi.... Parbleu! je lui ferai ma déclaration aujourd'hui, ou elle dira pourquoi... Je me plante là et j'observe. (*Il se met en face du restaurateur et braque sa lorgnette sur Rose, qui est dans son comptoir.*

AIR *du Ballet des Pierrots.*

Que j'aime à voir cette fillette!
C'est de loin que je l'apperçoi;
Mais au moyen de ma lorgnette,
Je la rapproche un peu de moi.

SCÈNE III.

LORGNON, JULIEN.

JULIEN, *arrivant sans voir Lorgnon.*

Je crois que c'est ici qu'elle doit venir dîner avec son père. (*Il examine le restaurant.*)

LORGNON, *lorgnant toujours et finissant l'air.*

Elle est charmante, en conscience;
Et lorsque je songe vraiment
A sa vertu, son innocence....

(*Ici, Julien se trouve en face de la lorgnette.)*

Allons, quelqu'un se met devant.

(*Il va à Julien.*) Parbleu, je vous ferai observer... Que vois-je? C'est Julien!

JULIEN.

C'est toi mon cher Lorgnon!

LORGNON.

Moi-même.... Eh! qui diable t'amène à Belleville?

JULIEN.

C'est un amour malheureux !

LORGNON.

Tu aimes donc une cruelle.

JULIEN.

Pas précisément; mais celle que j'aime n'est pas sa maîtresse.

LORGNON.

Voilà pourquoi elle n'est pas la tienne, peut-être ?

JULIEN.

C'est cela.

LORGNON.

Et c'est là ce qui t'embarrasse.

JULIEN.

Elle a un père.

LORGNON.

Quand elle en aurait dix..... Et comment se nomme-t-il, ce père ?

JULIEN.

Il se nomme Gamache.

LORGNON.

Gamache !.... Voilà un nom qui ressemble diablement à une sottise.

JULIEN.

C'est un ancien fourreur.

LORGNON.

Et tu voudrais te fourrer dans la famille ?

JULIEN.

Ah ! mon ami, sa fille est charmante; mais il veut un gendre riche.

LORGNON.

Eh bien ! mon ami, tu le deviendras, tout le monde s'enrichit maintenant à Paris.

AIR *de la Monaco.*

Dieu ! quelle ivresse !
Dans ce moment,
Chacun gaîment
Remplit sa caisse.

Aussi, mon cher, à mon avis,
C'est un Pactole que Paris.
On s'enrichit vingt fois pour une;
On dirait, le fait est réel,
Qu'on apprend à faire fortune
Par l'enseignement mutuel.
Les fournitures
Ont des succès,
Et les cabinets
De lecture :
Si l'on s'instruit rien qu'en lisant,
Tout Paris doit être savant;
Nos artistes deviennent riches,
Et tous les journaux font fureur,
Depuis *les petites Affiches*
Jusqu'à l'énorme *Moniteur.*
Il faut voir comme
Pour de l'argent
On apprend
A tuer son homme,
Et comme l'on se montre bien
Lorsque l'on ne risque plus rien!
En abondance on a les vivres,
Les emplois vont de mains en mains,
On achète beaucoup de livres,
Et surtout beaucoup d'écrivains;
Enfin, les nues
Nous secondant,
Il pleut de l'argent
Dans les rues :
Juge par-là si les ruisseaux
Dans Paris doivent être beaux!

JULIEN.

Est-ce que tu n'es plus employé à l'Observatoire?

LORGNON.

Non, mon ami.

JULIEN.

Et quelle en est la cause?

LORGNON.

C'est la comète.

AIR *de Marianne.*

Je devais pour chaque astronome
Observer les astres la nuit;
Mais souvent je faisais un somme,
Et voilà ce qui me perdit.
Cette comète,
Fort indiscrète,

Parut soudain sans se faire annoncer ;
Nos astronomes,
Tous en grands hommes,
Furent vexés et me firent chasser,
Disant dans leur vision bleue,
Que j'étais cause, vrai sournois,
Que la comète, cette fois,
Leur avait fait la queue. (*bis.*)

Et depuis ce temps, je suis attaché à l'observatoire des Montagnes de Belleville; je sais bien que je dégringole..... Mais que veux tu ?

JULIEN.

Ah ! mon cher Lorgnon, tu peux me rendre un grand service... Elle va venir avec sa famille.... Il faut te charger de remettre ce billet à Jenny.

LORGNON.

C'est le nom de celle que tu aimes ? Je te ferai observer qu'il faudrait me donner son signalement et celui de sa famille.

JULIEN.

Quant à Jenny, ce sera très-facile, sa figure angélique te la désignera assez..... La mère, qui est dans nos intérêts, a sur ses traits une teinte de mélancolie... et sur ses épaules un schall jonquille... Le père a un chapeau à cornes.

LORGNON.

Coiffure bien respectable pour un papa. Il me semble déjà les voir... Une jeune fille innocente, robe blanche, une mère sensible, schall jonquille, et un père entêté, chapeau sur sa tête à trois cornes.

JULIEN.

C'est cela. Où te trouverai-je ?

LORGNON.

Ici même.

JULIEN, *s'en allant.*

Je compte sur ton ministère.

SCÈNE IV.

LORGNON, *seul.*

LORGNON, *à la cantonnade.*

Mon ministère..... C'est un ministère sans responsabilité ;

je t'en avertis.... Allons, mademoiselle Jenny, je vous ferai observer qu'il faut vous dépêcher de paraître, si vous voulez avoir ce billet doux..... C'est que Julien est un garçon fort aimable, qui tient chez son marchand les livres en partie double, et qui, pour séduire les belles, a de l'esprit comme un danseur, et de l'éloquence comme un percepteur des contributions.... (*Apercevant Rose.*) Ah ! voilà mademoiselle Rose qui regarde de mon coté .... Mademoiselle !... (*Il salue plusieurs fois.*) En avant les mines.... Je regrette de ne pas avoir préparé un poulet.

SCÈNE V.

LORGNON, ROSE. (*Elle quitte son comptoir, et se tient à la porte du restaurant.*)

LORGNON, *à part.*

Elle se lève; entamons la conversation. (*Allant à Rose.*) N'est-ce pas vous, Mademoiselle, que j'ai eu l'inappréciable bonheur d'observer, dimanche dernier, au bal de Sceaux ?

ROSE.

Monsieur est dans l'erreur.

LORGNON.

C'est donc jeudi, aux Montagnes lilliputiennes ?

ROSE.

Pas davantage.

LORGNON.

Il me semble pourtant que c'est avec vous que j'ai passé un fortuné quart-d'heure.

ROSE.

Je ne me le rappelle pas. (*Elle va pour rentrer.*)

LORGNON, *à part.*

Elle me quitte !... J'ai envie de lui glisser le billet de Julien pour mon compte. (*Haut.*) Mademoiselle Rose !

ROSE.

Pardon, Monsieur; mais le devoir. (*Fausse sortie.*)

LORGNON, *à part.*

Il n'y a pas à balancer.... L'adresse est en blanc. (*Haut.*) Mademoiselle, daignez accepter....

ROSE.

Un billet !.... Mais, Monsieur, je n'ai pas l'honneur de vous connaître.

LORGNON.

C'est égal, ça ne peut pas vous compromettre.

ROSE.

Ecoutez, Monsieur; je suis jeune, on dit que je ne suis pas mal, et j'ai de la bonne volonté.... Je vois beaucoup de grandes dames qui brillent à Paris, et qui ont commencé comme moi, je veux finir comme elles; mais comme j'ai de la sagesse et des principes....

LORGNON.

C'est le principal.

ROSE.

Il faut que ce soit mon mari qui me fasse briller.

Air *de Calpigi.*

Pour m'obtenir en mariage,
Il m'faut d'abord un équipage.

LORGNON.

Diabl', vous voulez aller grand train!

ROSE.

Puis, il m'faut un superbe écrain,
Et puis un cach'mire très-fin.

LORGNON.

Songez que cette mise est celle
Des dames comme il faut, ma belle.

ROSE.

Avec un cach'mir' sans défaut,
Un' femme est toujours comme il faut.

LORGNON, *à part.*

Elle est ambitieuse, elle est à moi. (*Haut.*) Charmante Rose! vous voulez aller à la fortune, lisez toujours mon billet, ça vous amusera en chemin. (*Il lui met le billet dans la poche de son tablier.*)

ROSE.

Vous connaissez mes conditions, maintenant, Monsieur, votre nom?

LORGNON.

Lorgnon.

ROSE.

Votre état ?

LORGNON.

Astronome.

ROSE.

Votre fortune ?

LORGNON.

Vous voyez, joli garçon.

ROSE.

Vous n'avez que cela ? Et quand je serai votre femme ?

LORGNON.

Je vous ferai observer....

ROSE.

Point d'observations.

AIR : *Je regardais Madelinnette.*

On m'appelle au comptoir.

LORGNON.

De grâce,
Comment vaincre votre rigueur ?

ROSE.

Obtenez quelque bonne place,
Et j'vous en donne un' dans mon cœur

LORGNON.

Une place à moi ?

Pourquoi pas, avec de l'audace ?
On voit tant de gens à présent,
Au lieu du talent de la place,
Avoir la place du talent.

ENSEMBLE.

LORGNON.

Je sais ce qu'il faut que je fasse
Pour triompher de sa rigueur ;
Que j'obtienne une bonne place,
Elle m'en donne une dans son cœur.

ROSE.

Vous savez ce qu'il faut qu'on fasse
Pour triompher de ma rigueur ;
Obtenez quelque bonne place,
Et j'vous en donne un' dans mon cœur.

(Elle rentre.)

SCÈNE VI.

LORGNON, *seul.*

C'est égal, elle a le billet : elle le lira par curiosité, elle s'attendrira par sensibilité, et je triompherai par ma dextérité. (*On entend la ritournelle de l'air qui suit.*) Mais, qu'entends-je ?.... Eh ! c'est M. Morillo, l'habitué du boulevard de Gand; c'est un bavard. Eclipsons-nous pour un instant, je reviendrai après chercher ma réponse. (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

ROSE, *au comptoir*; MORILLO. (*Il arrive du côté opposé à celui par lequel Lorgnon est sorti : il a un chapeau cintré, dit* Morillo, *et une mise du jour très-ridicule.*)

MORILLO.

AIR : *Tivoli, que partout l'on vante.*

Qu'il est doux d'être à Belleville!
Que j'aime ce riant asile !
Trouve-t-on jamais à la ville
Des plaisirs plus touchans
Qu'aux champs ?
Ici, le dimanche l'on danse,
Tout est en cadence,
J'y vois l'abondance ;
Je cherche surtout
La candeur, l'innocence.

ROSE, *qui est sortie de son comptoir.*

Entrez sans défiance,
Nous avons de tout.

MORILLO, *la lorgnant.*

Elle est charmante !

ENSEMBLE.

Qu'il est doux d'être à Belleville! etc.

ROSE.

Qu'il est doux d'être à Belleville !
Qu'on aime ce riant asile ! etc.

MORILLO.

Il n'y a pas de minois comme celui-là dans Paris.

ROSE.

C'est le meilleur restaurant de Belleville. (*Elle lui montre la carte.*)

MORILLO.

AIR : *Vaudeville du petit Courrier.*

Chez vous tout doit être si bon,
Que d'en sortir, moi je murmure;
Je voudrais loger, je vous jure,
Tout à fait dans votre maison.

ROSE.

Cela ne se peut.

MORILLO, *à part.*

Quelle grâce!
Je voudrais, tant je suis ému,
Dans son cœur trouver une place.

ROSE

Tout le log'ment est retenu!

MORILLO, *à part.*

Le jeunes filles de Paris ont-elles tant d'esprit? (*Haut.*) Vous êtes à croquer.... Eh! vraiment, je suis tenté de vous adorer.... (*Il la prend par la taille.*)

ROSE, *l'arrêtant.*

Un moment, Monsieur, je veux briller. Votre nom?

MORILLO.

Morillo.

ROSE.

Votre état?

MORILLO.

Amateur.

ROSE.

Votre fortune?

MORILLO.

J'ai crédit partout.

ROSE, *faisant la révérence.*

Votre servante, Monsieur.

MORILLO, *l'arrêtant.*

Il me faut un baiser. (*Il veut l'embrasser, elle se défend.*)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, BOLIVAR, Madame TIBET.

(BOLIVAR, *caricature forcée dans un autre genre que*

celle de Morillo. Il arrive en donnant le bras à Madame Tibet; son énorme chapeau les couvre tous les deux.)

Mme. TIBET.

Où me conduisez-vous, M. Bolivar?

BOLIVAR.

Venez, madame Tibet; les mœurs avant tout : et ce n'est qu'au village qu'on les trouve. (*Ici Morillo embrasse Rose, et le bruit du baiser fait retourner Bolivar.*) Qu'est-ce que c'est que cela?

Mme TIBET.

Ce sont les mœurs de village.... Elles font assez de bruit, j'espère.

ROSE.

C'est Monsieur qui n'a pas de fortune, et qui m'embrasse de force.

BOLIVAR, *passant auprès d'elle.*

De force!... Ah! monsieur, les mœurs avant tout. (*A Rose.*) De la sagesse, ma petite. de la sagesse, je ne connais que ça. (*Il lui prend le menton.*) Elle est fort gentille!

MORILLO.

Voilà un plaisant original! Mais, Monsieur, que vous importe?

BOLIVAR.

Comment, que m'importe!.... Et la morale publique?.... (*A Rose*) Vous êtes adorable. (*Rose rentre, Bolivar la suit.*)

MORILLO, *regardant madame Tibet.*

Eh! c'est madame Tibet, la marchande de cachemires! Elle est charmante! (*Ils se saluent.*)

Mme TIBET.

Monsieur....

BOLIVAR *se retourne, et voit Morillo qui parle à madame Tibet.*

Comment, madame Tibet, vous qui portez les plus beaux cachemires de Paris, vous parlez à un Morillo!.... Passe encore si c'était à un Bolivar. Les mœurs avant tout.

MORILLO.

Dites donc, M. Bolivar, il ne faut pas avoir l'air de rabaisser les morillos.

BOLIVAR.

De vrais bateaux.

MORILLO.

C'est justement ce qui les a fait revenir sur l'eau.

Air : *On dit que je suis sans malice.*

L'homme flotte dès sa naissance,
Entre la crainte et l'espérance ;
Il flotte à la ville, à la cour,
Entre le devoir et l'amour.
Puisque dès sa tendre jeunesse
On voit l'homme flotter sans cesse,
Moi je conclus que son chapeau
Doit être fait comme un bateau.

Et c'est moi qui en ai fait prendre la mode.

BOLIVAR.

Dites plutôt que votre ambition a été trahie !.... J'ai deviné que vos chapeaux cintrés cherchaient à envahir l'empire de la mode, et je me suis opposé au torrent. J'ai rassemblé quelques amis, nous avons formé une ligue dont ils m'ont nommé le chef; et ils ont juré de vous résister tant qu'ils auront Bolivar à leur tête.

MORILLO.

Vous avouez que vous êtes l'auteur du mouvement insurrectionnel ?

BOLIVAR.

Ajoutez que rien n'est plus commode qu'un bolivar. Est-on à la campagne dans le temps de la Canicule ? il peut servir d'ombrelle; survient-il un orage ?

Air : *Il me faudra quitter l'Empire.*

Dérobant celle qu'il adore
A la fureur des élémens,
Le timide amant peut encore
La rassurer par ses accens.
Qu'il vente, qu'il pleuve ou qu'il grêle,
En paix il brave ce fléau, (*bis.*)
Et pour offrir un asile à sa belle,
Il n'a qu'à mettre son chapeau.

Et, pour vous prouver que les bolivars l'emportent sur les morillos, c'est que j'ai été lithographié avec madame Tibet.

Mme TIBET.

Cela est vrai.

BOLIVAR.

La lithographie est une si belle chose !

Air : *Paris est comme autrefois.*

Vive la lithographie !
C'est une rage partout.
Grands, petits, laide, jolie,
Le crayon retrace tout.
Les boulevards tout du long
A présent sont un salon,
Où, sans même avoir posé,
Chacun se trouve exposé :
On tapisse les murailles
De soldats et de hauts faits,
On ne voit que des batailles
Depuis que l'on a la paix ;
Sur les assiettes, les plats,
On dessine des combats,
Jusqu'au fond des compotiers,
On va placer des guerriers ;
Sur nos indiennes nouvelles
On voit prendre des remparts,
Et sur les fichus des belles
On voit charger des hussards ;
Les paravents, les écrans,
Sont ornés de combattans,
Mille canons en travail
Font feu sur un éventail ;
Là, des villes assiégées
Sur des foulards des plus beaux,
Ou des batailles rangées
Sur des schalls de mérinos ;
Nos mouchoirs de poche aussi
Ont leurs combats, dieu merci !
Grâce à cette nouveauté,
Une sensible beauté
Peut, quand la douleur l'attaque,
Essuyer ses yeux très-bien
Avec le bras d'un Cosaque
Ou la jambe d'un Prussien.

Mme TIBET, *montrant une gravure qu'elle avait dans son ridicule.*

Tenez, M. Morillo, voilà mon portrait et celui de M. Bolivar.

MORILLO.

Mais c'est une caricature, ça.

BOLIVAR.

Caricature !... Caricature vous-même ?....

TOUS DEUX.

Air : *C'est charmant.*

C'est affreux! (*bis.*)
Oser m'insulter en face!
C'est affreux!
En ces lieux
Avoir une telle audace!
Oser m'insulter en face !
Non, jamais je ne le passe;
Il faut que le fer me fasse
Raison
De la trahison!

Mme. TIBET.

O Ciel ! un duel !

SCÈNE IX.

LES MÊMES, PAILLON, GRISOIS. (*Paillon et Grisois arrivent au moment où Bolivar et Morillo sortent pour en venir aux mains, et les séparent. Grisois a un chapeau gris et Paillon un chapeau de paille.*)

GRISOIS.

Air : *Une fille est un oiseau.*

Messieurs, daignez arrêter,
Quelle fureur vous transporte ?
A disputer de la sorte
Qui peut donc vous exciter ?

MORILLO.

Moi, jamais je ne recule,
Et je le dis sans scrupule,
Je n'ai point de ridicule.

BOLIVAR.

Tes discours sont superflus.
Je ne puis, tout me l'assure,
Être une caricature.

GRISOIS.

Ils ne se connaissent plus.

BOLIVAR, MORILLO.

Non, je ne me connais plus. (*ter.*)

PAILLON.

Allons, allons, messieurs, un peu de sang froid.

BOLIVAR.

Il critique les bolivars.

MORILLO.

Il outrage les morillos.

GRISOIS.

Eh bien ! faut-il se battre pour des chapeaux..... Quelle folie !

BOLIVAR.

Je prétends que les bolivars seuls sont à la mode.

MORILLO.

Moi, je prétends que les gens comme il faut ne portent que des morillos.

GRISOIS, *en colère.*

Et les chapeaux gris donc, messieurs ?

PAILLON.

Et les chapeaux de paille, s'il vous plaît ?

GRISOIS *et* PAILLON.

Je vous trouve bien impertinens !...

TOUS.

Impertinens !

AIR : *C'est charmant.*

C'est affreux ! (*bis.*)
Oser m'insulter en face !
C'est affreux !
En ces lieux
Avoir une telle audace !
Oser m'insulter en face !
Non, jamais je ne le passe ;
Il faut que le fer me fasse
Raison
De la trahison.

SCÈNE X.

LES MÊMES, GAMACHE. (*Ils sont sur le point de se battre. Gamache qui a une mise bourgeoise, mais*

grotesque et qui porte un chapeau à trois cornes, arrive et les arrête.)

Air : *Une fille est un oiseau.*

GAMACHE.

Eh bien ! eh bien ! imprudens,
Songez à ce que vous faites.
Qu'ils ont de mauvaises têtes
A présent, nos jeunes gens !

BOLIVAR.

L'offense est d'un caractère
Fort grave.....

GRISOIS.

Et rien, je l'espère,
Ne peut arranger l'affaire.

MORILLO.

On a blessé mon honneur,
Et pour lui je veux combattre....

GAMACHE.

Est-il décent de se battre
Si près d'un restaurateur ? (*4 fois.*)

Que diable, je ne suis pas fait d'hier, ma femme vous le dira !.... Voyons, du calme ! de quoi s'agit-il ?

TOUS QUATRE.

On m'outrage, on m'insulte !

GAMACHE.

Mais comment ?

TOUS QUATRE.

On s'attaque à mon chef !

BOLIVAR, *montrant son chapeau à Gamache.*

Voyez ce chapeau. (*Morillo, Paillon et Grisois s'avancent pour faire voir le leur, Bolivar les écarte.*)

BOLIVAR.

Le bolivar avant tout.

GAMACHE.

Diable ! diable ! celui-là n'est pas de paille..... et c'est là le sujet?.... Allons, jeunes gens, de la philosophie ! je ne saurais trop vous recommander cela.... Doit-on pour des chapeaux, se monter ainsi la tête; chacun se coiffe à sa manière, le principal est qu'on le soit, ma femme vous le dira ; du calme, du calme.

GRISOIS.

Les chapeaux gris sont charmans!

PAILLON.

Les chapeaux de paille sont délicieux!

MORILLO.

Les morillos sont exquis!

BOLIVAR.

Les bolivars sont ravissans!

GAMACHE.

Et les chapeaux à cornes, les comptez-vous pour rien? (*Comptant les cornes de son chapeau.*) Une, deux, trois.... vous êtes encore de plaisans originaux.

TOUS.

Originaux!

BOLIVAR, *à Gamache.*

Vous croyez peut-être que vous êtes à la mode?

GAMACHE.

Je suis à la mienne, monsieur, je ne suis pas fait d'hier.

MORILLO.

AIR : *Eh! ma mère, est-c' que j'sais ça.*

Des modes suivant les dates,
Pour briller dans nos salons,
On a de larges cravattes
Et des larges pantalons.

GAMACHE.

Ce sont de fort bonnes charges!
Chez nos élégans je vois
Que les chapeaux sont très-larges,
Et les esprits très-étroits.

BOLIVAR, *emporté.*

Vous êtes une ganache.

GAMACHE.

Gamache!... Oui, monsieur, je ne suis pas fait d'hier.

MORILLO.

Ni votre chapeau non plus.

AIR : *Le luth galant.*

Oui, ces chapeaux à cornes, tous les jours,
Savent braver vos insolens discours,

Et plus d'un Parisien de s'en coiffer s'honore,
On en portait jadis et l'on en porte encore,
On en port'ra toujours. (*bis.*)

Mme. TIBET, *à Gamache.*

De la philosophie, monsieur; de la philosophie.

GAMACHE.

Et peut-on se modérer quand on entend dénigrer ce qu'il y a de plus respectable, par de jeunes freluquets.

TOUS.

Freluquets !

GAMACHE, *en colère.*

Oui, freluquets ! qui sont coiffés de leurs chapeaux.

REPRISE EN CHŒUR.

AIR : *C'est charmant.*

C'est affreux ! (*bis*).
Oser m'insulter en face !
C'est affreux !
En ces lieux
Avoir une telle audace !
Oser m'insulter en face !
Moi, jamais je ne le passe ;
Il faut que le fer me fasse
Raison
De la trahison.

(*Ils le menacent tous, et sortent furieux pour aller se battre. Gamache les suit jusqu'à la coulisse et s'arrête.*)

GAMACHE, *criant.*

Oui, oui, vous m'en rendrez raison.

SCÈNE XI.

GAMACHE, madame TIBET. (*Madame Tibet est tombée sans connaissance sur un banc de gazon.*)

GAMACHE, *revenant, aperçoit madame Tibet.*

Mais que vois-je ? Je ne me trompe pas; cette dame se trouve mal ! heureusement que je sais le moyen de la faire revenir. (*Il lui frappe dans la main.*) Je ne suis pas fait d'hier.

Mme TIBET, *ouvrant les yeux.*

AIR : *Tu ne vois pas, jeune imprudent.*

Il est parti sans nul égard !

GAMACHE.

A votre sort je m'intéresse.
(*A part.*) Je suis sûr que du Bolivar
C'est la femme ou bien la maîtresse.

Mme. TIBET.

Pour tes jours quel est mon effroi !
Cruel, tu me déchires l'ame !
Je ne saurais vivre sans toi.

GAMACHE, *à part.*

Je crois que ce n'est pas sa femme. (*bis.*)

Mme. TIBET.

Ah ! Monsieur, je me jette dans vos bras.

GAMACHE.

Madame, je vous y reçois. Je ne suis pas fait d'hier, et je ferai mon possible..... (*Appelant.*) Holà ! garçon ! (*A part.*) Elle est fort bien, cette dame. (*Haut.*) Tâchez de vous soutenir un peu. (*A part.*) Ah ! mon Dieu ! si ma femme venait ! .. . Elle qui est si jalouse ! c'est pour le coup qu'elle me dirait : Comment ! un homme marié vouloir encore faire le..... (*Appelant.*) Garçon !

UN GARÇON TRAITEUR, *arrivant.*

Voilà, Monsieur.

GAMACHE.

Qu'on ait le plus grand soin de Madame, que l'on n'épargne rien, je me charge de la dépense : qu'on lui donne un verre d'eau d'abord. Entrez, Madame, entrez. Conduisez-la dans le jardin. Allez tout doucement, ne nous pressons pas. (*Madame Tibet, soutenue par le garçon, entre chez le restaurateur.*)

SCÈNE XII.

GAMACHE, *seul, revenant de conduire madame Tibet.*

Je viens d'avoir une affaire dont je me suis joliment tiré...... Mais madame Gamache ne revient pas... Je l'ai laissée se faisant dire sa bonne aventure ; heureusement elle est avec ma fille.

SCÈNE XIII.

GAMACHE, ROSE.

ROSE.

Monsieur, la dame va beaucoup mieux.

GAMACHE, *étonné.*

Déjà ?

ROSE.

Mais, vous-même, est-ce que vous n'entrez pas ?

GAMACHE, *lui prenant le menton.*

Voilà une jolie enfant ! Malheureusement je ne suis pas fait d'hier.

ROSE.

Monsieur, votre nom ?

GAMACHE.

Gamache.

ROSE.

Votre état ?

GAMACHE.

Bon bourgeois, et un peu flaneur.

ROSE.

Votre fortune ?

GAMACHE.

Rentier.

ROSE.

J'en suis bien fâchée, M. Gamache, mais je ne puis pas vous épouser. (*Elle rentre.*)

SCÈNE XIV.

M. GAMACHE, Madame GAMACHE, JENNY.

Mme. GAMACHE, *entre au moment où Rose dit la dernière phrase.*

Comment, vous épouser ! Je vous y prends, M. Gamache !

AIR : *Qu'un poëte* (Bancelin.)

Ah ! j'enrage ! (*bis.*)
Un nouvel objet t'engage ;
Ah ! j'enrage !
Quel outrage !
Peux-tu
Trahir ma vertu ?

GAMACHE.

Te trahir, non ! je soutien....

Mme GAMACHE.

Moi, qui fus toujours cruelle ;
Pour être trente ans fidelle,
Crois-tu qu'il n'en coûte rien ?

GAMACHE.

Allons, calme-toi, mon ange.

Mme. GAMACHE.

Mais tu me la payeras cher ;
Tremble que je ne me venge !

GAMACHE.

Je ne suis pas fait d'hier.

ENSEMBLE.

Mme. GAMACHE.

Ah ! j'enrage ! (*bis.*)
Etc.

GAMACHE.

Ah ! j'enrage ! (*bis.*)
Voilà déjà le tapage.
Ah ! j'enrage ! (*bis.*)
Méconnais-tu
Ma vertu ?

Je vous dis, ma femme, que c'est un mal-entendu.

Mme. GAMACHE, *avec sensibilité.*

Vous êtes un séducteur, M. Gamache !

GAMACHE.

Elle m'attendrit.

JENNY.

Mon père, elle pleure.

GAMACHE.

Je le vois parbleu bien..... Allons, allons, ma femme, voilà un restaurateur, entrons dîner..... A propos, je croyais rencontrer ici M. Galop.

Mme. GAMACHE.

Ah ! ce marchand de chevaux que vous avez choisi pour être

notre gendre ; je vous le répète, ce n'est pas l'homme qu'il faut à ma fille ; il a des manières si cavalières.....

GAMACHE.

Dis donc qu'il a des manières chevaleresques.

Mme. GAMACHE.

Jenny ne l'aime pas.

JENNY.

Oh ! non, mon père, et ce pauvre Julien mourrait de chagrin.

GAMACHE.

Julien, toujours Julien. (*On voit paraître les deux anglais Wicq et Wacq au premier, dans le cabinet ; ils se mettent à table.*)
(*Les montrant.*) Mais si vous voulez m'en croire, nous ferons comme ces messieurs. (*Avec tendresse à sa femme*). Allons, viens, mes seules amours..... Voilà quelque chose de joli !

Mme. GAMACHE, *tendrement.*

Vos seules amours ! si je le croyais.....

LE GARÇON, *sortant.*

Monsieur ! monsieur ! cette dame si jolie qui s'est trouvée mal dans vos bras, tout à l'heure, et que vous avez tant recommandée, elle veut vous voir.

Mme. GAMACHE.

Une dame jolie qui s'est trouvée mal dans vos bras, M. Gamache !

GAMACHE, *à part.*

A l'autre à présent.

Mme. GAMACHE.

En voilà donc encore une.

GAMACHE, *à part.*

Je crois qu'ils se sont donné le mot pour me faire faire des scènes par ma femme.

Mme. GAMACHE.

Combien avez-vous donc de maîtresses, Monsieur ?

GAMACHE.

Écoutez, ma femme, je n'ai qu'une chose à vous dire : je

n'aime que vous, il est impossible que je vous fasse des infidélités ; que diable, je ne suis pas fait d'hier, et j'entre commander le dîner.

Mme. GAMACHE.

AIR : *Entends-tu l'appel qui sonne.*

Je te suis pour voir la belle
Et si je la
Rencontre là,
Séducteur, tremble pour elle,
Nous verrons la
Quelle t'aura.

GAMACHE.

Les duels se renouvellent,
Partout on en fait récit;
Mais si les femmes s'en mêlent,
Ça f'ra bien un autre bruit.

ENSEMBLE.

Tu me suis pour voir la belle,
Et si tu la
Rencontre là,
Te vas combattre avec elle;
Je voudrais vraiment voir cela.

Mme. GAMACHE.

Je te suis, etc.

JENNY.

Ma mère veut voir la belle, etc.

(*Ils entrent chez le restaurateur.*)

SCÈNE XV.

LORGNON, *entre précipitamment.*

Ah ! j'ai fait diablement de choses depuis ce matin, et je viens chercher ma réponse..... J'ai eu là une bonne idée de me servir de la lettre de Julien.

SCÈNE XVI.

LORGNON, JULIEN.

JULIEN, *accourant.*

Ah ! te voilà, Lorgnon.

LORGNON, *à part.*

Julien !... comment me tirer de là ?

JULIEN.

As-tu remis ma lettre ?

LORGNON, *embarrassé.*

Oui, oui, mon cher Julien, je l'ai remise; je ne sais pas encore l'effet qu'elle aura produit, mais la jeune personne a paru assez contente.

JULIEN.

Ah! mon ami, je n'oublierai jamais ce que tu as fait pour moi.

LORGNON.

C'est bien peu de chose, je t'assure.

JULIEN.

Apprends une plus heureuse nouvelle, je suis sûr maintenant d'épouser Jenny, quand même elle n'aurait pas reçu ma lettre.

LORGNON, *vivement.*

Quand même elle n'aurait pas reçu ta lettre? C'est bien heureux pour toi.

JULIEN.

Je viens d'être placé auprès d'un grand personnage étranger.

LORGNON.

Ah ! ah !

JULIEN.

Je suis nommé caissier du fameux *Cornélius Sakayonta.*

LORGNON.

Qui est descendu à l'hôtel des Fermes, incognito, comme tout le monde sait... Diable ! je t'en fais mon compliment... On assure que c'est le ministre d'un prince sauvage qui vient faire un cours de politique à Paris; mais il y a du mystère là-dessous.

AIR *de l'Avare.*

De cet étranger le voyage
A, m'a-t-on dit, un but secret:
Il vient à Paris, je le gage,
Pour apprendre à faire un budget;
Et, combinant toutes les chances,
Ce ministre calculateur
S'est mis chez un escamoteur
Pour mieux rétablir ses finances.

Mais j'aperçois ma charmante Rose, va trouver ton beau-père.

JULIEN.

J'y cours.

SCÈNE XVII.

LORGNON, ROSE.

LORGNON, *à part.*

La voilà.... Annonçons-lui son brillant destin, qu'elle sache qu'elle sera ma femme. (*Haut.*)Mademoiselle Rose.

ROSE, *sortant.*

M. Lorgnon, est-ce que vous voulez toujours m'épouser?

LORGNON.

Un peu, Mademoiselle; votre ambition sera satisfaite; vous désirez que votre mari vous donne une voiture, eh bien! avec moi vous en aurez dix à votre disposition.

ROSE.

Voilà qui s'appelle parler.

LORGNON.

Je viens d'être attaché à l'administration des Parisiennes.

ROSE.

De ces nouvelles voitures qui sont si jolies?

LORGNON.

Justement. Elles versent quelquefois, mais elles roulent toujours. Ce n'est pas tout, je vous place dans le comptoir d'un nouveau café qui va s'ouvrir place du Carrousel, où tout Paris viendra admirer vos couleurs vermeilles et vos riches peintures, vos jolis yeux et vos gros morceaux de sucre.... La salle sera ornée de tout ce qu'il y a de plus magnifique à l'exposition des produits de l'industrie.

ROSE.

Elle est donc bien belle, cette exposition?

LORGNON.

Superbe!

AIR : *Vaudeville de la Robe et les Bottes.*

Pour notre France, ô moment plein de charmes!
Que de trésors à nos yeux sont offerts!
Par la valeur et l'éclat de ses armes,
Naguère elle a régné sur l'Univers.
Pour une paix que tout Français adore,
Quand nous quittons le fer sanglant de Mars,
Sur l'Univers la France règne encore
Par l'industrie et les beaux-arts.

Ajoutez que chez nous on jouera toutes sortes de jeux.

ROSE.

Je n'aime pas le jeu, moi.

LORGNON.

Où ne joue-t-on pas maintenant?

AIR : *Je suis colère et boudeuse.*

C'est un salon que le monde,
Où, selon les goûts, les rangs,
Chacun, sans peur qu'on le fronde,
Joue à des jeux différens:
Le banquier joue à *la poule*,
Et la plume adroitement,
Le rentier joue à *la boule*,
Et la perd assez souvent,
Maint usurier joue au *gage*,
Le marchand joue au *loto*,
Le garçon *au mariage*,
Le penseur *au domino*,
Le clerc joue à *la roulette*,
Le bourgeois joue *au boston*,
Les femmes à *la toilette*,
Les maris à *pair ou non*,
Sans craindre le ridicule,
Nos petits hommes d'Etat,
Au noble jeu de *bascule*,
Ont rendu tout son éclat.
Si la guerre, qu'on abhorre,
Nous troublait dans nos foyers,
On verrait jouer encore
La triomphe à nos guerriers. (4 *fois.*)

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, GAMACHE, Madame GAMACHE, JENNY, JULIEN.

ROSE, *à Lorgnon.*

Va donc pour les jeux de hasard, je vous épouse.

LORGNON, *se jetant à ses pieds.*

Ah! je triomphe!

GAMACHE.

C'est très-bien, c'est très-bien; ne vous dérangez pas, cela, nous arrange.

LORGNON, *se relevant.*

Je gage que c'est M. Gamache....

GAMACHE.

Oui. Dites-moi, je suis dans une inquiétude mortelle; vous n'avez pas entendu parler de quatre jeunes gens qui ont eu une dispute, et qui m'ont laissé une dame sur les bras? Je suis sûr qu'ils se battent maintenant comme des diables; le Bolivar et le Morillo sont peut-être morts, ils en sont bien capables.

SCENE XIX ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, BOLIVAR, MORILLO, PAILLON, GRISOIS, FOULE DE CURIEUX, *ensuite* Mme. TIBET.

(*Ils arrivent tous les quatre bras dessus, bras dessous, en chantant.*

AIR *connu.*

Nous n'avons qu'un temps à vivre;
Amis, ne l'abrégeons pas,
Et sachons toujours poursuivre
Le plaisir, non le trépas. } (*bis.*)

GAMACHE.

Eh parbleu! les voilà tous. (*Appelant.*) Madame Tibet! Madame Tibet!

Mme. TIBET *court se précipiter dans les bras de Bolivar.*

Bolivar! mon cher Bolivar!

BOLIVAR.

Madame Tibet! Messieurs, c'est ma sœur.

GAMACHE, *riant.*

Certainement.... Nous ne sommes pas faits d'hier. Ah! ça, vous vous êtes donc arrangés?

MORILLO.

Nous avons fait une capitulation que nous avons tous signée le verre à la main.

BOLIVAR, *ouvrant un papier.*

Voici le traité!

AIR *de Julie, ou le Pot de Fleurs.*

Les bolivars, les morillos de taille,
Sont reconnus les chapeaux dominans;
Les chapeaux gris et les chapeaux de paille
Sont tolérés pour quelque temps.

A nos bontés, ne mettant point de bornes,
Nous arrêtons que dans chaque quartier,
On souffrira, sans trop crier,
Un ou deux chapeaux à trois cornes. (*bis.*)

GAMACHE.

A la bonne heure ! pourvu qu'on en porte, je ne demande que ça, ma femme vous le dira. Nous pouvons bien avoir la liberté des coiffures. Que diable ! je ne suis pas fait d'hier.

LORGNON.

C'est ça, chacun doit se coiffer selon son goût... Vous avez un chapeau à cornes (*montrant Morillo*). Monsieur a un chapeau cintré (*montrant Bolivar*). Monsieur a un bolivar (*montrant Grisois*). Monsieur a un chapeau gris (*montrant Paillon*). Monsieur a un chapeau de paille (*montrant le marchand de coco*). Monsieur a une casquette (*montrant le garçon traiteur*), et lui, a un bonnet de coton (*montrant son chapeau*). Moi, je suis un peu dans l'arriéré (*prenant le bras de Rose*), mais je vais changer de coiffure.)

AIR : *Honneur à la musique.*

Amis, sur chaque mode
Doit-on se disputer ?
Que chacun s'accommode
De ce qu'il peut porter.

CHOEUR.

Amis, sur chaque mode, etc.

VAUDEVILLE FINAL.

LORGNON.

AIR : *Vaudeville du combat des Montagnes.*

Pour bien terminer ce jour,
Il faut sans scrupule (*bis.*)
Fronder gaîment tour-à-tour
Chaque ridicule. } (*bis.*)

GRISOIS.

Du drame qui séduit,
Les auteurs s'accumulent,
Et s'ils n'ont pas plus d'esprit,
C'est qu'ils dissimulent.

ROSE.

La folie au Luxembourg
Reprenait son empire;
Mais l'Odéon r'voit le jour,
N'y a pas là d'quoi rire.

Mme. GAMACHE.

Les sauvages, dieu merci,
Ne sont plus farouches,
L'homme-mouche attire aussi
Bien des gobes-mouches.

MORILLO.

Un journal latin paraît
A l'heure où l'on dîne,
Aux amateurs ça promet
Du latin d'cuisine.

JENNY.

Des grands talens j'ai pitié,
Car leur règne passe,
Munito se trouve à pié
Et cherche une place.

M. GAMACHE.

D'avoir peu d'vertu dit-on,
On accus' nos belles;
C'pendant on voit au Salon
Sept ou huit...... Jeanne d'Arc.

Mme. TIBET.

Ces cachemir's dont le prix
M'effrayait sans cesse,
On les aura dans Paris
A vingt-cinq sous pièce.

BOLIVAR.

Les réformateurs vont grand train;
Si l'on les laissait faire,
Ils feraient, j'en suis certain,
Réformer l'Angleterre.

LORGNON.

Nous avons parlé des chapeaux
De toutes les formes. . . . } *bis.*
Et nous. . . . .

LE CHAPELIER, *dans la salle.*

Un moment! monsieur!..... un moment!!.... vous n'avez pas parlé de celui-ci..... (*Il montre un claque.*) C'est une injustice, je déclare qu'il y a cabale.... Je suis chapelier, et vous parlerez de mes chapeaux. . . . .

LORGNON.

C'est juste. Eh bien! nous en parlerons pour *la forme.* (*Au Public.*)

Si ce chapeau s'trouve excepté,
Messieurs, d'nos attaques,
C'est que nous avons compté
Sur vous pour les claques.

FIN.